

**Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié***

Paris, La Découverte, 2016, 181 p.

**Magali Bessone**

---

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29158>

DOI : 10.4000/lhomme.29158

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 29 novembre 2016

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Magali Bessone, « Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié* », *L'Homme* [En ligne], 219-220 | 2016, mis en ligne le 28 novembre 2018, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29158> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.29158>

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié*

Paris, La Découverte, 2016, 181 p.

Magali Bessone

---

**Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016, 181 p., notes bibliogr.**

- 1 ACHILLE MBEMBE, professeur d'histoire et de science politique à l'Université de Witwatersrand à Johannesburg, est également professeur invité au département de Romance Studies à la Duke University. Il reprend dans un essai acéré, *Politiques de l'inimitié*, quelques-uns des thèmes abordés dans ses grands ouvrages précédents, *De la postcolonie* (2000), *Sortir de la grande nuit* (2010) et *Critique de la raison nègre* (2013)<sup>1</sup>. Il diagnostique, dans le « corps nocturne de la démocratie » (p. 26), la présence – le bacille – d'une violence originaire, puis fonctionnelle, dont les démocraties ne peuvent se défaire, mais qui « corrompt le corps de la liberté et l'entraîne inexorablement vers la décomposition » (p. 32). Cette violence est celle de la colonisation et de l'esclavage, ordres ou systèmes non seulement concomitants de l'émergence, puis de l'activité des démocraties modernes, mais même conditions structurantes de l'ordre démocratique.
- 2 Ce diagnostic, que l'on peut ainsi poser grâce à la généalogie de la configuration mondiale actuelle « qui consiste à tenir pour rien tout ce qui n'est pas soi-même » (p. 8), est d'autant plus indispensable que la démocratie, comme sous l'effet d'une psychanalyse ratée, s'est employée à produire un discours mythologique sur sa propre cohérence physiologique. Elle se vit, elle se dit, comme un corps politique d'où la violence inaugurale a été expurgée, où les humeurs sont en équilibre, apaisées, où la brutalité et la mort sont des puissances externes, où enfin, pour que la vie démocratique se maintienne, la seule solution est de couper le membre gangrené porteur du « mal » : « celui des musulmans qui encombre la cité, des Nègres et autres étrangers que l'on se doit de déporter, des terroristes (ou supposés tels) que l'on torture soi-même ou par procuration, des juifs dont on regrette qu'il y en ait eu tant à

avoir échappé aux chambres à gaz, des migrants qui accourent de partout, des réfugiés et de tous les naufragés, ces épaves dont les corps, à s'y méprendre, ressemblent à autant d'amas d'ordures, le traitement en masse de cette charogne humaine, dans sa moisissure, sa puanteur et sa pourriture » (pp. 56-57). On comprend pourquoi la démocratie s'épuise aujourd'hui dans l'inimitié totale, inconditionnée. La démocratie doit produire, désigner et exterminer des ennemis pour continuer à être démocratique – sous peine d'être contrainte de s'observer elle-même comme l'autre qu'elle a toujours été : le « besoin d'ennemi » est « l'équivalent d'un besoin quasi anal d'ontologie » (p. 68).

- 3 On le saisit à la lecture, l'enjeu d'Achille Mbembe n'est pas ici, d'emblée, celui de l'analysant bienveillant et minutieux qui se satisferait de conduire le sujet démocratique, au fil d'années de fine introspection, à formuler lui-même les termes de sa souffrance, à supporter le poids de son histoire pour s'en accommoder au présent. Puisqu'il s'agit de « ramener à la vie ce qui avait été abandonné aux puissances de la mort » (p. 15), le diagnostic est aussi électrochoc, la forme de l'essai « tendue et chargée d'énergie » (p. 7). Les démocraties « sont devenues imprévisibles et paranoïaques, des puissances anarchiques sans symboles, sans signification et sans destin » (p. 173). Œuvrer patiemment à l'émancipation dans ces conditions serait « un défi au bon sens », selon les mots tranchants de Frantz Fanon adressés au ministre résident, Robert Lacoste, à propos de la pratique psychiatrique dans l'Algérie coloniale<sup>2</sup>.
- 4 Or, c'est bien sous l'égide de Fanon et de sa « pharmacie » (p. 91) que se place Mbembe. C'est d'abord la clinique psychiatrique de Fanon qui inspire les belles pages du chapitre III où sont reprises et esquissées les pathologies du colonisé et du colon produites par la structure bio-économique coloniale et décoloniale. Le racisme, névrose ou « dérangement psychique » (p. 120) dans ses deux formes principales, racisme bio-psychologique et racisme culturel, est exploré à travers les blessures qu'il inflige. Or puisque, comme l'a montré le chapitre I, l'ordre colonial est au cœur de l'ordre démocratique, c'est le sujet démocratique lui-même, raciste ou racisé, qui a ainsi été défiguré – c'est l'idée même, mais aussi la pratique éthique et politique de la reconnaissance de l'autre et de la représentation de soi, qui ont été rendues impossibles par la construction raciale des corps et de leurs interactions. Pour que le travail de la désaliénation, qui s'effectue d'abord sur les corps (chocs électriques) puis sur les esprits (reconstruction de la personnalité) afin de « remettre l'individu à sa place », ne soit pas absurde, il faut poursuivre l'œuvre de Fanon et décoloniser, soit déracialiser, les corps et leurs liens qui ensemble font un monde.
- 5 Le « souci de l'homme » ne quitte pas Fanon – et à sa suite, Achille Mbembe revendique pour finir une position de témoin, motivée par le soin ou la sollicitude pour les vulnérables que nous sommes tous et favorisée par les circulations de regard et de perspectives que permet sa vie sur trois continents. Comme Fanon, Mbembe veut sa voix « brutale » et « de part en part déchirée » (p. 130). Il nous invite ainsi à entendre que c'est *en* lui, comme *en chacun* de nous, et non pas *entre* les individus, que se situe la déchirure, l'opposition projetée entre l'ami et l'ennemi. Aux politiques de l'inimitié, seule peut répondre « une langue qui constamment fore, perfore, et creuse comme une vrille, sache se faire projectile » (p. 179), parce qu'elle a la conscience intime d'être elle-même, par elle-même, menacée d'étouffement et de mutilation. L'humanité affectée, exposée à la mort, est aussi toujours en création par la parole et par le geste ; c'est à déployer cette « transfiguration » que nous incite Achille Mbembe.

---

## NOTES

1. Cf. : *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000 (« Les Afriques ») ; *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2010 et *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte, 2013.
2. Frantz Fanon, « Lettre au ministre résident », in *Écrits sur l'aliénation et la liberté*. Éd. par Jean Khalifa & Robert Young, Paris, La Découverte, 2015.